





JEAN-JACQUES LANTA

REVERS





Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : **979-10-227-9809-9**

© Jean-Jacques Lanta

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*A MA FAMILLE*





## PROLOGUE

*Je sors de mon lit, la bouche pâteuse. Ma mâchoire semble aller de droite à gauche, comme si des uppercuts au ralenti venaient frapper mon visage. Mes yeux sont entrouverts, un voile posé comme un rideau m'obscurcit la vue. Je tends les mains devant mon corps, mais elles ne ressemblent pas aux miennes. J'avance pas à pas et en baissant la tête, je regarde mes jambes puis mes pieds, mais je ne les reconnais pas non plus. Je suis étourdie, comme si je me trouvais dans un carrousel en fin de tour. Je progresse jusqu'à ma porte d'entrée, qui s'ouvre sans même l'avoir touchée. Les pieds nus, sur le carrelage froid de mon palier, me donnent la sensation de pénétrer dans une mer glacée.*

*Je m'approche de la balustrade et la serre pour ne pas tomber, puis je commence à descendre lentement les cinq étages en colimaçon, en me tenant au mur. Chaque porte, que je croise,*

*est ouverte sur des appartements tous semblables les uns aux autres. Un lit et une armoire, disposés de la même façon, meublent une grande pièce sombre. Au sol, un mug rouge est renversé, laissant s'écouler une flaque de sang visqueux sur un plancher en bois lustré.*

*Au rez-de-chaussée, les boîtes aux lettres sont toutes cassées, leurs clefs amassées près de la cave. Je les pousse avec le pied, pour pouvoir ouvrir. L'escalier est souillé, une odeur de moisissure me prend le nez, m'empêchant de respirer normalement. Les marches sont tapissées d'épines de pin séchées, qui me rentrent légèrement sous la voûte plantaire. En descendant, deux ou trois rats passent devant moi, effrayés certainement par le son de ma voix, pour les faire fuir. Ce n'est pas non plus la mienne, elle est grave et puissante, sortie d'outre-tombe. Arrivée dans la cave, le sol semble battu comme sur un terrain de tennis. Les grandes voussures de pierre assombrissent les allées souterraines. Chacune mène à plusieurs box clos par des grilles en fer qui servent de débarras aux différents propriétaires de l'immeuble. Le mien se trouve juste en face de l'escalier où j'entrepose quelques vieux outils et appareils électroménagers inutilisables. À sa droite, une canalisation enfouie a dû éclater, creusant la terre gorgée d'humidité. Un large cratère s'est formé, faisant apparaître de gros tuyaux en béton cassés, où les eaux usées s'échappent, dégageant une odeur âpre d'ammoniac et de soufre.*

*Plus j'approche de ma grille, plus j'entends les gémissements de Gabriel. Ses mains sont liées à une corde qui monte jusqu'au soupirail, et laisse passer un peu de lumière. Vêtu uniquement de son short de bain, les genoux à terre, la tête baissée,*

*les bras suspendus, il ressemble à un pantin sur un mobile. Une femme en robe noire se tient près de lui, raide comme un poteau. Soudain, elle tourne son visage vers moi en souriant, alors je peux découvrir sa peau brûlée. À quelques endroits, elle se détache de la même manière qu'un courant d'air ferait voler une feuille de carton, pour laisser apparaître des os carbonisés. Ses doigts en lambeaux de chair putrides vont et viennent sur le corps de Gabriel : des caresses mortuaires pour le soulager. D'un coup, elle prend une poêle d'une main, et un couteau de l'autre. Elle lui tape le front violemment avec la fonte, basculant son crâne en arrière, qui se fracasse sur les pierres saillantes. Malgré la douleur, je peux l'entendre geindre, quand elle enfonce la lame dans sa peau, de long en large sur son torse, formant des stries ensanglantées. Je la regarde faire, j'ai les yeux d'un corps qui n'est pas le mien. Je n'éprouve aucune peur, comme si tout paraissait normal. Je marche jusqu'aux barreaux. Ces mains qui ne m'appartiennent pas les serrent tellement, que je peux ressentir la force et le froid du métal.*

*— Vas-y, tue-le, venge-toi ! lui dis-je, d'une voix qui n'est pas la mienne.*

*À ce moment-là, je sens la terre humide se dérober sous mes talons. Une profonde fissure se forme, allant du cratère jusqu'à eux, les eaux usées creusent le sol qui les engloutit complètement, arrachant les deux bras de Gabriel accrochés à la corde pendante. Je reste suspendue aux barreaux, les pieds ballants vers les ténèbres, à rire de satisfaction, comme après une victoire attendue depuis de longues années.*

J'ai attendu ces vacances depuis un long moment. Nicolas a choisi de prendre les enfants en août comme tous les ans depuis notre séparation. Quand je sors du bureau en soufflant à pleins poumons, l'air parisien de juillet s'écarte devant moi avec son flux de bactéries. Ces neuf derniers mois m'ont paru interminables suite au décès de ma mère. Viennent s'ajouter les invectives de ce connard de Paul, que j'ai pourtant fait grimper au poste de directeur marketing. Pour une raison qui m'est encore inconnue, il me voue une haine depuis plusieurs semaines. J'ai vraiment besoin de changer d'atmosphère.

La rue Victor Hugo est à deux pas de So Ouest, méga centre commercial de Levallois qui s'élève au bord du périphérique avec ses magasins de luxe et son hypermarché bondé. Je n'ai pas envie d'y aller ce soir, car je vais devoir ouvrir mon sac à des agents de sécurité gonflés à bloc depuis les attentats de 2013. Non pas que je sois anarchiste, mais parce que leur façon de regarder approximativement l'intérieur des cabas me semble ridicule, comme si j'avais moi-même l'idée de porter une ceinture explosive.

Magali sort juste derrière moi et me tend une cigarette.

— Non merci, lui dis-je, je suis passée à l'électronique, c'est gentil. Pour te dire la vérité, mais garde-le pour toi : je suis bi. Je fais les deux, mais j'essaie vraiment d'arrêter !

Elle se met à rire. Son écharpe jaune enroulée nonchalamment autour de son cou laisse entrevoir quelques bourrelets, non pas un double menton, mais une épaisse couche de peau vieillie par le temps.

— Ils me fatiguent tous, dit-elle, Charlotte veut un détachement, mais ne prend pas celui que je lui donne sous prétexte qu'il est nul ! Mais depuis quand les responsables de secteur passent-ils avant la coordination emploi ?

Je l'écoute déblatérer pendant un quart d'heure sur les problèmes des grosses structures, en hochant la tête par acquiescement, pour lui faire plaisir.

— Moi je suis en vacances trois semaines, ma grande ! Je l'interromps pour couper court à ses plaintes.

— Tu pars un peu ? me demande-t-elle.

— Oui, direction la Croatie demain matin avec les enfants. En voiture. Ça va être long, mais nous avons l'habitude. Puis, nous sommes trois à conduire, Tom vient d'avoir son permis.

— La chance ! Moi, je suis obligée d'attendre le mois d'août, comme tout le monde, dit-elle toujours dans la négativité.

— Non, pas comme tout le monde t'inquiète. Regarde les Japonais, certains ne prennent qu'une semaine par an !

Elle rit de nouveau, m'embrasse et va rejoindre le métro de la porte Clichy. Magali, sous son air de celle qui se moque de

l'image qu'elle renvoie, costume gris et baskets blanches, reste énergique malgré son léger surpoids, et la voir essayer de courir auprès des voitures et des bus m'offre un spectacle « Chaplinesque » des années 30.

Je regarde mon téléphone : 19 h 30, trop tard pour les courses me dis-je. Heureusement, Gabriel sait très bien gérer la situation. Il vit avec moi depuis 7 ans, cuisinier dans l'âme, il trouvera bien une solution de sauvetage pour nous quatre, afin d'esquiver nos gargouillis intestinaux, surtout ceux de nos ados. Je décroche les antivols de mon vélo, dispose la batterie dans son encoche, règle mon écran de contrôle sur ECO. Depuis les dernières grèves des transports de l'hiver précédent, la courbe du taux d'utilisation des deux roues, par les Parisiens, a fait un bon exponentiel avec un engouement plus particulier pour ceux à assistance électrique. De quoi rajeunir et raffermir les plus vieux mollets, tout en douceur, pour éviter l'effet brochette : le mollet servant de bois et la cuisse, son morceau de viande.

Je dévale tranquillement mes rues parisiennes sur les nouvelles pistes cyclables, que je trouve miraculeuses même si parfois trop étroites. « 15 km, docteur, aller-retour ! Si ça, ce n'est pas du sport ! Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il grêle, rien ne m'arrête ! » Bon j'avoue, quand je suis bien crevée et que tout m'exaspère, je prends la voiture... Oui j'avoue ! Mais je suis vite rattrapée par mon tempérament, et les nombreuses infractions des automobilistes de la capitale me mettent dans un état de rage folle, les insultant, réant de toutes mes forces envers tous ces péquenauds qui n'avancent pas ou font des écarts !

En moins de trente minutes, j'arrive dans ma rue, et bien

qu'elle soit populaire et cosmopolite, cette partie du quartier reste assez fluide pour quelques tours de pédalier rapide. La Folie Méricourt part à l'est du Faubourg du Temple jusqu'à l'église Saint-Ambroise, mais j'ai jeté mon dévolu presque en face du canal Saint-Martin. La grosse porte d'entrée du 82 est lourde, en chêne massif, avec un dormant au sol qui m'oblige, tous les soirs, à devoir supporter, avec mes bras, le poids du vélo, pour traverser le petit corridor qui donne sur la cour intérieure. Je suis exténuée et les six étages sans ascenseur, quoique bénéfiques pour ma ligne, finissent à ma souffrance.

— Bonjour mon cœur, dis-je à Tom en me glissant dans sa chambre

— Salut ! Il reste la tête baissée à ses devoirs, l'écran de l'ordinateur comme seul éclairage, imageant des calculs mathématiques.

En rentrant dans la salle de bain pour enfiler mon « chmoufou », j'entends Gabriel à quelques mètres s'affairer au repas. C'est toujours le même rituel avant de commencer la soirée avec les miens. Me sentir à l'aise dans mon leggin, mon tee-shirt sur ma peau débarrassée de ce soutien-gorge qui me serre tel un étau cloîtrant deux pièces oviformes.

— Ça va mon amour ? Mon pauvre, tu te tapes tout comme à chaque fois...

— Non, c'est bon, ça me fait plaisir, tu sais. Ce sera prêt dans 10 minutes !

Je vais ensuite voir mon deuxième loulou, mon ado dans toute sa splendeur. Arthur, surfeur parisien du canal de l'Ourcq,

mesure une tête de plus que moi. Ses cheveux blonds tombent sur ses frêles épaules, derrière son sourire argenté par les bagues de son appareil dentaire. Il reste confiné dans son siège de gamer des heures interminables.

— Embrasse ta mère adorée, lui dis-je en l'entrelaçant tendrement.

— Attend mum's ! tu vas me faire perdre ! Sa voix a changé depuis peu, passant de fluette au saxhorn baryton.

— Mets sur pause, on mange dans dix minutes !

— Ouais, attends, je finis !

Attendre... Quand l'oiseau quittera le nid, je le ferai encore davantage à le voir revenir, me dis-je, alors je cède et referme la porte sur son cyberspace, son alcôve de dématérialisation.

Debout au bar, Gabriel nous sert un verre de vin et je peux m'asseoir, à demi-fesses sur nos tabourets hauts. Ma jambe vient enrouler la sienne, la constriction le fait m'enlacer maladroitement et je faillis tomber.

— Ce serait vraiment dommage de se blesser la veille de notre départ Suzette.

— Non pas Suzette ! Tu sais bien que je n'aime pas quand tu m'appelles comme ça.

Ma mère m'avait donné le prénom de mon arrière-grand-mère en enlevant les deux dernières lettres pour éviter la trop grande ressemblance. Mon père qui aimait la contre-penser lui avait pourtant fait remarquer que Suzanne et Suzan étaient semblables pour ses esgourdes et que tout le monde allait se trom-



per, si un jour, je devenais aveugle et alors dans l'incapacité de les corriger. Ma mère avait haussé les épaules, et têtue comme une mule, avait eu le dernier mot.



Neuf mois avant notre voyage en Croatie, ma mère avait décidé de rendre son dernier souffle. Elle avait attendu que ma sœur et moi soyons sorties de la chambre, à marcher de long en large dans le couloir, à se dégourdir les jambes, pour arrêter de respirer et ainsi nous éviter l'immense souffrance de la voir partir. Cela faisait déjà trois jours que nous la veillions, à tour de rôle, dormant sur les chaises de l'hôpital, où elle était rentrée au départ, juste pour suivre des examens. Lors de son dernier petit-déjeuner à domicile, assises toutes les trois dans sa cuisine, elle avait mis un peu de lait dans son café. Un choix inhabituel tellement ses douleurs devenaient incessantes.

— Maman, ce n'est pas trop bon pour toi, ne crois-tu pas ?

— Oh, je sais ma grande, mais, je pense avoir le droit maintenant, ça ne changera rien. Je peux me faire plaisir.

Je n'avais pas relevé cette intention. Elle avait raison, elle avait bien mérité cet écart, ce petit nuage de douceur dans son café noir. En quittant sa belle maison normande, ce matin d'octobre, elle-même se doutait qu'elle ne reverrait plus ses meubles, ses objets si précieux par tant de souvenirs, les fleurs sauvages dans ses pâtures, les granges attenantes, où son mari et elle y

avaient entreposé une importante partie de leur vie. Ils avaient opté pour la ville d'Auffay, dans le pays de Caux, pour ouvrir leur garage automobile. Cette petite bourgade, entourée par de hautes forêts de hêtres, nous avait vues naître, Louise et moi. Nous y avions grandi et étudié, nous nous y étions même unies. J'y revenais le plus souvent possible, surtout ces dernières années, avec Gabriel, pour profiter un maximum de la présence de ma mère que je savais, un jour ou l'autre, appelée à disparaître. Tous les jours depuis la fin de l'été précédent, nous nous battons avec elle, contre plus fort que nous. En trois mois, la faucheuse nous l'avait enlevée, comme elle nous avait pris notre père, trente-cinq ans plus tôt. Elle décida que nous pouvions dorénavant nous débrouiller par nous-mêmes. Ce fut si soudain, que j'eus du mal à m'en remettre. Même si Gabriel fit pour le mieux, mes nuits commencèrent à être plus courtes et plus compliquées.

Les kilomètres parcourus entre Paris et la Normandie pour soutenir Louise et s'occuper de vider la maison de nos parents m'exténuaient. Gabriel me voyait dépérir de jour en jour, perdre une dizaine de kilos, subir quelques montées d'angoisses, qui se transformaient rapidement en crise de spasmophilie. Je le réveillais en pleine nuit, par des cris dus aux nombreux cauchemars qui me tourmentaient de plus en plus. Alors, je me changeai les idées en cherchant sur internet, nos prochaines vacances. J'aimais les organiser, choisir les logements dont je rêvais et auxquels je n'aurais peut-être jamais accès, car inabordable pour notre budget, du moins tant que les études de mes enfants ne seraient pas terminées. Chaque soir, je retardais le moment de me coucher, sachant de toute façon que le sommeil viendrait me torturer l'esprit par des pensées négatives. Gabriel

me laissait faire, il ne voulait pas que je lui dise ce que j'avais loué, mais juste connaître quel pays j'allais lui faire encore découvrir.

Avant notre relation, il n'avait jamais trop voyagé à l'étranger, m'avait-il confié, trop occupé à son activité professionnelle et à l'éducation de ses enfants. Avec moi, il avait recouvré sa sérénité, libéré des fardeaux d'un père de famille et de ses obligations entrepreneuriales. Il me fascinait à beaucoup d'égards. Son tempérament de leader, malgré le fait qu'il n'avait pas suivi de longues études, lui avait permis de construire sa vie grâce à son travail. Alors, son absence de regret, après avoir tout quitté, comme vendre son restaurant et son doux foyer en Haute-Savoie pour me retrouver à Paris, me certifiait d'une belle preuve d'attachement.

Il aimait en outre beaucoup Auffay, puisqu'il avait vécu dans un village voisin, fréquenté le même collège que moi. Il affectionnait venir dans la maison de mon enfance pour dormir dans mon lit d'adolescente, certainement parce qu'il n'avait pas eu cette chance à l'époque, de rentrer dans mon intimité. Son changement de vie lui avait paru aussi moins difficile, car il en connaissait tous les chemins, qu'il avait parcourus plus jeune, à bicyclette. Sa résidence dominait l'entrée d'un tout nouveau lotissement, où sa mère et son beau-père l'avaient fait construire. Elle s'imposait entre toutes par ses volets bleus, que j'adorais. Quand j'allais le voir, je demeurais sagement au pied du grand portail, qui restait ouvert continuellement. Je le surprénais à épier mon arrivée puis sortir en vélo du sous-sol, qui leur servait de garage. Quelquefois, je venais pour rien, bien que je suspecte sa présence derrière les rideaux qui ne bougeaient pas. Alors

j'orbitais autour du pâté de maisons, tournant la tête à chaque passage devant l'entrée, dans l'espoir qu'il change d'avis. Le lendemain, je ne lui posais pas de question. Il devait avoir ses raisons pour rester terré chez lui, au lieu de préférer pédaler avec moi.

Trois heures de sommeil, c'est peu. Même si mes journées habituelles représentent une fois et demie le tour du cadran de mon horloge de cuisine, ce matin, je ressemble aux femmes qui passent leur vie à boire au troquet du village, les cheveux ébouriffés, complètement électriques, comme quand, petite, j'enlevais mon sous-pull orange en maille interlock acrylique des années 70. A présent sur mon visage se sont formés des sillons tirés d'un champ d'asperges d'Argenteuil, qui reflètent bien mes 50 ans révolus.

Après le dîner d'hier soir, j'avais dû, comme à l'accoutumée, préparer les valises, aidée précieusement par ma To do List, laquelle me sert à toutes les vacances. J'adore ce moment, où tout le monde dort. Moi, tranquillement, je peux toucher les pyjamas, les shorts et tee-shirts de mes progénitures, et me sentir utile pour eux. De toute façon, mes hommes vont oublier la moitié de ce dont ils auront besoin. Chacun sa valise, une de plus pour les accessoires de plongée et sur la table de bois en hêtre, passeports, carnets de santé et surtout le Lonely planet, mon guide indispensable, mon sixième sens organisationnel, ma boussole à découvertes.

La route sera longue. Hier soir, j'en avais informé Tom et Arthur, pour qu'ils prennent de quoi s'occuper pendant le trajet. Je

préfère toutefois le redire à la séance du petit déjeuner que je leur prépare toujours aussi soigneusement (salade de fruits frais dans un bol muni d'une petite brochette pour ne pas se salir les doigts et s'en mettre partout ensuite, café pour Tom, lait et céréales pour Arthur).

— Je vais à la douche, prévient Gabriel, merci de bien vouloir ne pas déranger un homme qui se lave du sud.

— Du sud ? Pourquoi du sud ? Lui répondant d'un air suspicieux, tellement je connais son humour quelque peu décousu.

— La Croatie, ma chérie, des Slaves du sud, tu as compris ?

— OK je vois, excuse-moi, n'oublie pas que je suis un peu blonde, j'ai les cheveux assortis à mon cerveau, surtout ce matin... allez dépêche-toi, j'aimerais partir d'ici une heure.

Les valises, dans notre long couloir, ressemblent à des éléphants de mer échoués sur la plage de Piedras Blancas et nos huit bras pour les descendre ne sont pas de trop.

— Le coffre c'est mon rayon. Laissez-moi faire ! J'ordonne d'un ton directif.

Tel un montage de briques dans Tetris, je bouche le moindre espace de l'habitable, conservant assez de confort pour tout le monde. Gabriel veut conduire le premier, le fait à chaque fois, aime piloter dans Paris et surtout ne pas m'écouter houspiller pendant une heure. Cela dit, à peine partie, je vois arriver mon ami Morphée, ses ailes de papillon battant la cadence pour mieux fermer mes paupières. Ses graines de pavot soporifiques font descendre lentement mes pulsions cardiaques, jusqu'au sommeil complet. Je n'entends même plus le bruit du moteur ni